

## Raymond Queneau (1903-1976), romancier-poète cynique ?

« Raymond Queneau est un auteur des plus fascinants ! Romancier, poète, philosophe, linguiste, mathématicien, critique et par-dessus-tout humoriste, il nous offre un talent aux multiples facettes dont la richesse s'exprime en de nombreux ouvrages », a écrit Andrée Bergens.

Quel lien peut-on établir entre cet esprit encyclopédique non dénué d'humour et... le Chien ? Il existe quelques « pistes »...

Sous-titré « roman en vers », *Chêne et chien* a paru en 1937. Il est question d'une psychanalyse et d'une fête au village. L'ouvrage réunit d'abord des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans son texte, Raymond Queneau avance que son patronyme est dérivé du dialecte normand : la racine « *quen* » renverrait à « *quesne* » ou « *quenne* », ce qui signifie chêne. « Ken » désignerait un chien et « *quenot* » un petit chien. De par son nom, Queneau serait donc à la fois « chêne et chien ».

A partir de cette double définition, Raymond Queneau a élaboré une mythologie forgée sur une double identité. La première emprunte à la noblesse du chêne. Sublimée, cette dimension qui rend possible la parole poétique. La seconde identité est « canine », violente et dominée par les bas instincts. « *L'animal dévore et nique / telles sont ses deux qualités* », écrit-il. L'identité de « l'animal » doit être combattue ou dépassée. Il convient de lui opposer l'autre identité, capable de tirer parti des facultés morales et intellectuelles représentées par le « chêne ». Plutôt que de chien du point de vue zoologique et même symbolique, il s'agit de bestialité, c'est-à-dire de ce qui ressemble dans les comportements de l'homme à ceux de l'animal.

L'animal, lui, n'est ni bestial ou non-bestial. Il n'est... ni « chien » ni « chêne ». Même si des figures queniennes, animales ou non, sont assimilables au « chien », dans une dualité avec le « chêne », il s'agit davantage de figures emblématiques ou allégoriques. Lorsqu'il évoque des animaux, Raymond Queneau les décrit comme vivant chacun selon son espèce. Il n'y a pas de hiérarchie dans le vivant. Seule compte la question métaphysique du sens de la vie à laquelle le chêne en l'homme s'efforce de répondre. Exempt de culpabilité, le monde animal n'est toutefois pas préservé de la souffrance. Cette dernière, qui peut heurter la sensibilité humaine, permet de poser la question du mal issu de la main de l'homme.

François Caradec explique que Raymond Queneau a souffert dans son enfance de cette assimilation au chien.

« A l'école, les enfants ont toujours donné des sobriquets à leurs professeurs et à leurs camarades : ils sont parfois involontairement cruels. Raymond Queneau a difficilement supporté d'être le « quenot » de sa classe. Et de son premier roman, *Le Chiendent*, à l'un de ses derniers recueils de poèmes, *Le Chien à la mandoline*, Queneau n'a jamais oublié qu'il était ce quenot. C'est à la fois son secret et son obsession. »

Est-ce pour cela que dans *Aux Enfers*, la première de ses œuvres de jeunesse, en 1916, il fait grogner Cerbère ? Mais avec Charon qui le tient par un bout de ficelle, le chien est surtout capable de dialoguer en utilisant des grognements. Cerbère s'empresse aussi d'obéir à l'ordre de Charon et va chercher le papier que Styx a laissé tomber. En 1971, dans « De quelques langages animaux imaginaires et notamment du langage chien dans *Sylvie et Bruno* », l'un de ses derniers textes, Raymond Queneau a proposé la phonétique et la grammaire du « langage chien » à partir de phrases canines extraites du roman de Lewis Carroll, l'auteur qu'il admirait pour son inventivité narrative et son goût de l'enfance.

Dans le *Chien à la mandoline* (1958), Raymond Queneau a utilisé la métaphore pour inviter à sentir ce qui sourd à travers les mots qu'il manie en poète et « réthorisateur ».

« Prends ces mots dans tes mains et sens leurs pieds agiles  
Et sens leur cœur qui bat comme celui du chien ».

Lié d'abord au surréalisme avant de rompre avec ce mouvement, Raymond Queneau a publié son premier roman, *Le Chiendent*, en 1933. Le « chiendent », la graminée supposée appréciée par les chiens, n'y apparaît jamais. Dans la succession des points de vue, un caniche blanc prend un temps la place du narrateur. De tous les personnages, « Bébé Toutout » est tout entier du côté des bas instincts et du Mal. Hideux, provoquant le dégoût, apparu en lançant un « merde » ressemblant au « merdre » d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry, il est un perpétuel intrus qui cherche à entrer dans la vie d'autrui, ce qu'il définit lui-même comme « le parasitisme par la terreur. » Narcense, artiste malheureux, est cerné par la mort. Il a rencontré « Bébé Toutout » alors qu'il se rendait à l'enterrement de sa grand-mère. Le petit chien d'un de ses oncles sera pendu pour être fait une chute dans la tombe. Au début du roman, « l'être plat » pensait à l'assassinat de son chat...

Raymond Queneau est aussi l'auteur et de deux nouvelles dans lesquelles apparaissent des chiens. Dans *A la limite de la forêt* (1947), Dino est « civilisé », sage, savant, alliant à la fois douceur, délicatesse et intelligence. Dans la seconde, publiée en 1947, *Dino* est un chien qui « n'existait pas ». Compagnon invisible, sa disparition est durement ressentie. « *Dino était parti, m'avait quitté avec mes rêves, m'abandonnant, l'infidèle, à la stricte réalité d'une place réservée dans un grand express européen.* »

« Cynique » Raymond Queneau ? Dans *Chiens de plume*, Jean-François Louette identifie l'auteur de *Chêne et chien* parmi les écrivains qu'il est possible d'assimiler à un certain cynisme du vingtième siècle, ce cynisme qui « accuse la modernité ». Il y a de l'être-chien dans Raymond Queneau, selon la définition du poète par Elias Canetti : « *le véritable écrivain est le chien de son temps, il vadrouille dans ses fondements s'arrêtant ici et là, arbitrairement, semble-t-il, infatigable pourtant, poussé par une dépravation inexplicable, oui il fourre son museau humide dans tout, rien n'est omis*<sup>1</sup>. »

Queneau et les chiens ? Enfin guéri de son asthme, Raymond Queneau a pu offrir à son fils le chien qu'il demandait. Lucky fut ainsi adopté auprès de la SPA. Une nouvelle époque débute. Raymond Queneau signe « Pour mon chien » dans le Figaro littéraire du 17 mars 1951. Une lettre de protestation paraît dans *Nos chiens*, dix jours plus tard. La même année, il compose une chanson, *Nicolas chien d'expérience*, que Joseph Kosma met en musique. Il écrit :

« *Sans les chiens, Paris n'existe pas. J'ai vu des chiens, à Paris, traverser une rue, regardant d'abord à gauche, puis à droite, suivant les injonctions du préfet de police. J'aime tous les chiens, les cabots, les clebs, les clébardes, les ouahouahs, les toutous, les cadors. Je me sens un membre honoraire de leur république. Rien d'étonnant que le sort humain de l'un d'eux... Un révolté qui s'était enfui de sa prison... ça a fait un fait divers... On se souvient peut-être que ce chien surnommé Nicolas... surnommé... car de son vrai nom il s'appelait Dick.* »

---

<sup>1</sup>. Elias Canetti, « Hermann Broch. Discours à l'occasion de son 50e anniversaire. Vienne, novembre 1936 », dans *La conscience des mots. Essais*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 12-13 : « Mais le vrai poète, dans le sens où nous l'entendons, est livré à son temps, il est son serviteur et son serf, son esclave le plus humble. Il y est attaché par une laisse courte et indéchirable, il lui colle au plus près, son absence de liberté doit être telle qu'il ne pourrait être transplanté ailleurs. Si cela n'avait pas un arrière-goût ridicule, je dirais simplement : il est le chien de son temps. Il court par-dessus ses raisons, s'arrête ici et là, apparemment de manière arbitraire, mais infatigable, réceptif aux coups de sifflet venus d'en haut, mais pas toujours, facilement excité, il est difficile de le rappeler porté qu'il est par une peccabilité inexplicable, il met sa truffe humide dans tout ce qu'il trouve, il ne néglige rien, il lui arrive de faire demi-tour, de recommencer depuis le début, il est insatiable [...]. »

François Caradec l'affirme : « *Raymond Queneau n'a jamais eu d'auto – et bing et poum et bing et pan – il préfère aller à pied avec son chien et regarder les balayeurs qui mettent un peu d'ordre dans les ordures du monde occidental.* »

Sur une photographie, prise à Saint-Jean de Luz en 1953, en compagnie de son fils Jean-Marie, père et fils sont accompagnés par Aïda, chienne Cocker. Une autre le montre avec elle dans les bois de Valescure en avril 1965. Sur d'autres, c'est Tai-Tai qui est avec le couple formé par Raymond et Janine Queneau. L'attachement réciproque de l'écrivain et de la chienne Shih Tzu, littéralement « chien-lion », était fort. Une concession lui fut offerte au cimetière des animaux de Suresnes... Jean Héliou qui échoua à illustrer *Chêne et chien* s'est souvenu d'avoir visité ce cimetière en compagnie de Raymond Queneau.

« *Raymond pratiquait les raretés de la ville. Dans un douteux bistrot arabe, à Asnières, il m'emmena goûter un couscous parfait, juste après la visite du cimetière des chiens.* »



Membre honoraire de la SPA, Raymond Queneau a aussi pris la plume pour défendre les chiens. « *Quêne ou quien, chêne ou chien ?* » François Caradec a sa réponse : « *Raymond Queneau a beaucoup hésité. A la fin, il préfère le chien, « ébrouant son poil gris gai briard fantastique.* » Raymond Queneau n'appartient ni au règne végétal, ni à la race canine, mais à l'espèce humaine. Et c'est bien difficile, bien difficile à vivre, en attendant l'instant fatal qui les unira tous, les chênes, les chiens et les zhumains. »



Raymond et Jean-Marie Queneau à Saint-Jean de Luz (1953)

Raymond Queneau, « De quelques langages animaux imaginaires et notamment du langage chien dans Sylvie et Bruno », *Cahiers de L'Herne*, 1971, repris dans *Contes et propos*, 1981, p. 261-269. BU-DL XD 10902

Jean-François Louette, *Chiens de plume, du cynisme dans la littérature française du XXe siècle*, Chêne-Bourg (Suisse), Éd. la Baconnière, 2011  
BU-DL 840.900 91 LOU J

Photographie de Raymond Queneau avec son fils Jean-Marie et Tai-Tai dans le cahier iconographique des *Cahiers de L'Herne*, 1971  
BU-DL XC11768

Lewis Carroll, *Sylvie et Bruno, suivi de Sylvie et Bruno suite et fin*. Préface de Jean Gattégno. Traduction de Fanny Deleuze, Paris, Éditions du Seuil, 1972  
BU-DL XB6428